

Triomphe du Cœur

LE PRÊTRE
ET LES MÈRES SACERDOTALES
PREMIÈRE PARTIE

PDF - Famille de Marie

13^{ème} année, Juillet - Août 2010

N° 50

Viens à notre aide et sauve nous !

L'année sacerdotale venant de s'achever, nous voudrions aborder un thème dont on parle très peu et qui peut-être demeure pour certains tout à fait étranger. En fait, il s'agit d'un sujet dont l'importance est décisive, celui de la maternité spirituelle pour les prêtres. Car si aujourd'hui, nous désirons vraiment aider les prêtres, et par là l'Eglise en leur apportant une contribution efficace, nous devons savoir de quelle manière. Les exemples de nombreuses mères spirituelles pour les prêtres nous l'enseignent. D'après l'exemple de Jésus et de Marie, du Souverain Prêtre et de sa Mère Immaculée, nous pouvons apprendre ce qu'est le prêtre et comment nous pouvons lui être un soutien spirituel. Puisse cette édition être un enrichissement pour tous les lecteurs, pour les prêtres et pour ceux qui voudraient les soutenir. Ensemble prenons à cœur l'effort de donner à l'Eglise de bons prêtres, heureux et saints.

Uni aux 17 000 prêtres rassemblés à Rome pour la messe solennelle de clôture de l'année sacerdotale, le 11 juin 2010, en la Solennité du Sacré Cœur, le Saint-Père consacrait tous les prêtres du monde entier au Cœur Immaculé de Marie. Pour cette occasion, il fit venir sur la Place Saint Pierre, la célèbre icône "Salus Populi Romani", de la plus grande église mariale de Rome, la Basilique Sainte Marie Majeure. Le Pape Benoît XVI, renouvelait ainsi la consécration qu'il pria un mois auparavant, le 12 mai 2010 à Fatima. C'est justement à Fatima que Dieu, par l'intermédiaire de la Reine du Rosaire, invitait le Saint-Père à lui consacrer le monde entier. A juste titre disait le Pape : « *Celui qui penserait que la mission prophétique de Fatima est achevée se tromperait.* » Unissons-nous alors au Saint-Père, en priant pour les prêtres et en les consacrant au Cœur Immaculé de la Vierge Marie.

*« Marie, notre Mère depuis toujours, ne te lasse pas de "nous visiter",
de nous consoler, de nous soutenir.*

Viens à notre secours et libère-nous des dangers qui nous menacent. »

Extrait de la consécration

Tu es prêtre à jamais !

P. Paul Maria Sigl

A chaque Sainte Messe, s'actualise l'heure solennelle du Jeudi Saint au cours de laquelle le Divin Souverain Prêtre, la nuit qui précéda Sa Passion et Sa mort, célébrait au Cénacle le premier "Saint Sacrifice". Il prit le pain, rendit grâces, le rompit et le donna à Ses disciples en

disant : « *Prenez et mangez-en tous : Ceci est Mon Corps livré pour vous.* » De même à la fin du repas, Il prit la coupe, de nouveau Il rendit grâces et la donna à Ses disciples en disant : « *Prenez et buvez-en tous : Ceci est Mon Sang versé pour vous et pour tous*

en rémission des péchés. Faites cela en mémoire de Moi. » Par ces gestes et ces mots sublimes et simples à la fois, le Seigneur institua le Sacrement de la Sainte Eucharistie et fit de Ses Apôtres les premiers prêtres de la Nouvelle Alliance, l'Alliance que dans Son abaissement de Serviteur souffrant et de Rédempteur, Il allait sceller à jamais de Son Sang. Sur le Calvaire nous voyons le Divin Souverain Prêtre, qui sur l'autel de Son propre Corps, en mourant s'offre au Père en sacrifice infiniment précieux. Mais Il n'était pas seul ! Sa Mère, la Corédemptrice – comme l'ont appelée Père Pio et de nombreux saints – était au pied de la Croix. Fortifiée par l'Eucharistie, en tant que la Mère sacerdotale, elle offrit Son Fils comme une Hostie en prononçant son premier "Per Ipsum marial". Dans cet acte d'offrande elle était si parfaitement unie au Sacrifice de Son Fils Prêtre, qu'on peut dire : Leur Sacrifice offert en commun, Leur victoire commune, traversent dès lors tous les siècles et embrassent tous les hommes.

Le Pape Jean-Paul II à plusieurs reprises parla de cette réalité spirituelle, par exemple le 12 février 1984 : « *Marie est présente auprès de chaque autel* » ou en la fête du Saint Sacrement, le 5 juin 1983 : « *... Toute sainte Messe nous fait entrer dans une union profondément intime avec elle, avec la Mère dont le sacrifice "devient présent" comme le Sacrifice de son Fils "devient présent" aux paroles de la Consécration du pain et du vin prononcées par le prêtre.* »

On retrouve des expressions tout à fait semblables même si elles sont bien antérieures, chez Barbara Pfister (1867-1909) une mystique allemande : « *Oh! combien de fois ai-je vu la Sainte Vierge aller à l'autel avec le prêtre, le guider et le conduire, veiller sur lui et le garder... Elle est toujours là. Elle ne peut pas être séparée du Sauveur. De même qu'Il n'a pas voulu célébrer son Sacrifice sans Sa Mère, de même le prêtre non plus ne doit pas aller à l'autel sans la Mère douloureuse.* »

ELLE A PRÉCÉDÉ LE FILS

L'Immaculée a donné son consentement décisif bien avant le Calvaire et même, selon la suite chronologique des événements, avant Jésus puisque le Fils Divin a fait son entrée en ce monde seulement après le "fiat" que, d'un cœur plein d'amour et de confiance, elle a prononcé à Nazareth. C'est dans le sein de Marie que le Cœur sacerdotal du Rédempteur s'est mis à battre. Les prêtres eux aussi sont donc confiés à son sein maternel.

Dès lors, maternité pour les prêtres, sacerdoce et Eucharistie sont à jamais inséparablement liés. La

mère sacerdotale, en effet, enfante spirituellement le prêtre et le prêtre donne l'Eucharistie. Mère Ida, la voyante d'Amsterdam entendit ces paroles après la communion : « *Une Église et un peuple sans mère est comme un corps sans âme.* » (31.05.1965)

« *Comprenez bien cela : le Seigneur lui aussi a eu besoin de Sa Mère pour avoir accès à la vie. C'est la mère qui transmet la vie. C'est pourquoi il faut qu'elle soit ramenée dans vos églises et parmi les peuples. Vous en verrez la floraison.* » (25.03.1973)

JEAN, MODÈLE DU CŒUR SACERDOTAL

Jésus fit librement le choix de Ses premiers Apôtres ; Il les appela chacun par leur nom, les invitant ainsi à partager le plus intime de Sa vie. Ils répondirent, laissèrent tout derrière eux et Le suivirent. Il en est ainsi jusqu'à aujourd'hui pour l'appel sublime et personnel que le Seigneur adresse à des hommes, les invitant à se donner à

Lui comme prêtre, entièrement et pour toujours. Et Jésus attend, tel un fiancé qui à l'autel attend le consentement de sa fiancée ; Il attend le oui libre de chaque vocation sacerdotale, un consentement qui doit se faire par amour : « *Adsum !* », « *Me voici !* »

Qu'est ce que cela a dû représenter pour Jean

d'être ainsi appelé à vivre tout près de Jésus ! Il pouvait écouter pendant des heures les paroles de son Maître, être le témoin oculaire de l'amour avec lequel le Seigneur s'investissait jusqu'à l'extrême en faveur de tous ceux et celles qui étaient dans la souffrance, les guérissait, faisait des miracles. Le « disciple que Jésus aimait » qui a eu le privilège de reposer extérieurement sur le Cœur du Seigneur, a voulu cependant connaître, surtout de l'intérieur, l'Amour humble et doux du Cœur Divin, L'imiter et devenir de plus en plus semblable à son Maître divin dans la façon miséricordieuse qu'Il avait de penser, de parler et d'agir.

Jean est donc, de ce point de vue-là, un modèle lumineux pour tous ceux qui ont un cœur sacerdotal. Il est particulièrement exemplaire pour les prêtres qui vivent un Calvaire, car c'est à ce moment-là que l'Apôtre s'est complètement réfugié en Marie. Jean n'aurait sinon jamais pu suivre le chemin de Croix ni résister dans la

Passion jusqu'à la Croix. Il n'aurait jamais pu rester fidèle s'il n'était pas resté enfant auprès de Marie, s'il ne s'était pas fait pour ainsi dire porter par Elle.

Le Sauveur Lui-même du haut de la Croix en confirme l'importance pour tous les prêtres et pour tous les hommes jusqu'à aujourd'hui. À l'heure la plus douloureuse en effet, Il confie au nouveau prêtre, Jean, ou plutôt au jeune évêque qui vient d'être consacré, ce qu'Il avait de plus cher sur terre et, à travers lui, à tous les prêtres, à tous les peuples : « *Voici ta Mère !* » (Jn 19, 27a). Dès ce moment-là, en cette heure douloureuse, Jean prend Marie avec lui.

Cette Mère nous est donnée surtout pour ces "heures douloureuses" et particulièrement à titre de Mère sacerdotale, elle est donnée aux prêtres qui ont à leur tour la vocation d'assister d'un cœur maternel le prochain dans ses "heures douloureuses".

FAIRE DE SOI UNE OFFRANDE D'AMOUR

Le prêtre n'a pas besoin en premier lieu de faire preuve d'un quelconque talent d'organisation, de management ou d'économiste. On n'attend pas plus de lui des homélies particulièrement raffinées. Ce que dans le fond on attend du prêtre, c'est qu'il soit un homme selon le Cœur de Dieu, qui reflète la Bonté de Jésus dans sa vie sacerdotale, qui dans ses paroles reste dans la charité et n'ait pas de réaction prétentieuse. Il doit savoir pardonner, consoler et conseiller, compatir et porter un jugement de miséricorde, donner du temps et avoir toujours sa porte ouverte pour accueillir les intentions et préoccupations de ceux qui lui sont confiés. Il doit surtout avoir à cœur de dispenser les sacrements et d'indiquer à ses contemporains le chemin qui mène à Dieu. En un mot, le prêtre ne fait pas qu'offrir le Saint Sacrifice de la Messe ; dans la force de cette nourriture divine, la sainte Eucharistie, il se fait lui-même offrande d'amour à Dieu et aux hommes de son temps.

Tel est le plus profond secret d'un succès sacerdotal et pastoral : faire de soi une offrande en union avec le Christ dans la dépossession totale

de soi. Quand le prêtre se met à se rechercher soi-même et s'habitue à évincer le sacrifice que comporte le quotidien de son activité pastorale, il perd son identité sacerdotale. En Maximilien Kolbe nous avons l'exemple d'un prêtre qui fit librement le sacrifice de sa propre vie (cf. Triomphe du Cœur n°17). Quand en effet, en juillet 1941, le commandant du camp de concentration d'Auschwitz, Fritsch, prend au hasard dix prisonniers pour les enfermer dans le tristement nommé bunker de la faim, en répression pour l'évasion d'un détenu, Maximilien Kolbe s'avance, désigne Franz Gajowniczek, père de famille qui clamait sa douleur, et demande de mourir à sa place. « *Qui es-tu ?* », demande Fritsch, tout décontenancé. « *Je suis un prêtre catholique* », telle fut la simple réponse du Père Maximilien, qui à elle seule exprimait la raison profonde de son sacrifice. C'est ainsi qu'il accomplissait sa mission, celle de donner sa vie pour l'Immaculée tel un grain de blé qui allait donner du fruit pour sa famille spirituelle, ses ennemis et toute l'Église.

UN CARACTÈRE INDÉLÉBILE

Dans l'ordination sacerdotale, l'essentiel est invisible. Au moment où l'évêque impose les mains, tout se passe dans le silence et le secret total ; c'est en effet le Christ Lui-même qui agit. Toutefois, le prêtre nouvellement ordonné est complètement transformé dans le plus profond de son être. Dans son âme s'imprime un caractère permanent qui lui confère dignité et mission d'agir avec les pleins pouvoirs de Jésus, qui fait de lui l'alter-ego du Christ, un autre Christ.

Tout en se situant dans les limites humaines auxquelles le prêtre continue à se heurter, ce caractère sacerdotal est une chose si sublime et divine que le saint Curé d'Ars s'exclamait : « *Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand !... Dieu lui obéit : il dit deux mots et Notre Seigneur descend du ciel... C'est le prêtre qui continue l'œuvre de Rédemption sur la terre... Le prêtre a la clef des trésors célestes : c'est lui qui ouvre la porte... Laissez une paroisse 20 ans sans prêtre : on y adorera les bêtes... Le prêtre n'est pas prêtre pour lui, il est pour vous.* »

Le cas d'Eugène Hamilton du diocèse de New York est un exemple bouleversant et unique de la façon dont on peut recevoir ce caractère sacerdotal et indélébile. Il avait 24 ans ; c'était le 24 janvier 1997. Mgr O'Brien accourt chez les Hamilton pour procéder successivement à l'ordination au diaconat et au sacerdoce du séminariste qui, sur le point de mourir, avait du mal à respirer et ne pouvait même plus parler. Frère Eugène va décéder trois heures plus tard. Son père, diacre permanent à la cathédrale Saint Patrick, dira lors de l'enterrement : « *Il n'a jamais célébré de messe, n'a jamais donné l'absolution ni prononcé une homélie ; il n'a jamais donné une bénédiction et pourtant par sa vie et sa mort, il fut une offrande sacerdotale unie à l'offrande parfaite de Jésus.* »

Gene, comme on l'appelait chez lui, avait commencé ses études de théologie depuis quelques semaines à peine, quand on lui fit voir la radio de ses poumons qu'il avait passée à

l'hôpital. « *Je fixais des yeux une grosse tâche dans ma cage thoracique qui s'étendait sur les poumons et le cœur. Je savais que ce que je voyais était le cancer.* » Ce fut le début de seize mois de calvaire, avec chimiothérapie, rayons, opérations et douleurs, vécus sans une plainte jusqu'à ce que le médecin soit obligé de lui avouer : « *Il ne vous reste plus que quelques mois.* » « *Nous sommes sortis de l'hôpital pour aller à l'église qui se trouvait en face.* » se souvient sa maman Margaret. « *Gene resta à genoux longuement sur les marches de l'autel devant le Saint Sacrement et moi aussi, je priais. Gene se plaça ensuite à côté de moi et posa sa tête sur mes épaules. Nous avons parlé de la mort, de la séparation et de l'importance de rester ouvert à la Volonté de Dieu. J'aurais tellement voulu prendre sa place afin qu'il vive.* »

Au stade terminal de sa maladie, Gene ne cessait de recommander son sacerdoce à la prière de celui qu'il considérait comme un modèle, le Serviteur de Dieu, le Cardinal Terence Cooke († 1983) de New York dont le procès de béatification est en cours. Lui aussi avait le cancer. Il souffrit patiemment pendant 19 ans, en restant fidèle à sa devise épiscopale : « *Que Ta Volonté soit faite !* » Gene en avait fait sa prière jaculatoire.

Bien qu'il manquât encore à son cycle d'études trois ans et demi de théologie, Gene avait constamment cette intime conviction : « *Dieu veut que je sois prêtre.* »

C'est ce qui le poussa, le 1er janvier 1997, 23 jours avant sa mort, à écrire au Pape Jean-Paul II une lettre qu'il remit à des séminaristes qui se rendaient à Rome : « *Très Saint-Père, s'il vous plaît, priez pour moi et demandez... le miracle que je guérisse pour pouvoir être ordonné prêtre et servir les fidèles de mon diocèse. J'unis mes souffrances à celles de Jésus à la Croix et les offre à vos intentions et pour les vocations sacerdotales.* »

Une réponse de Rome arriva avec une bénédiction personnelle du Saint-Père sur la

photo de Gene. De plus, Jean-Paul II faisait savoir au mourant qu'il lui accordait « *toto corde, de tout cœur* », la dispense pour une anticipation de l'ordination. Gene en fut transporté de joie en apprenant la nouvelle le 20 janvier. On venait à peine de programmer l'ordination diaconale

et sacerdotale, lorsque l'état de santé de Gene s'aggrava et il entra subitement en agonie. Il est bien significatif que les dernières paroles qu'on ait de lui, peu avant son ordination anticipée, aient été : « *Je ne veux faire que la Volonté de Dieu dans ma vie.* »

« *L'appel de Dieu ne m'a pas atteint comme la foudre.
Aucune voix, aucune vision ! Il m'a donné bien plus : un savoir immuable,
infaillible, la certitude de ma vocation sacerdotale.* »

MÈRES SACERDOTALES

Saint Jean Eudes (1601-1680), que le Pape Pie XI a appelé le prophète du Cœur, a œuvré avec un zèle inlassable en faveur de la dévotion aux Cœurs de Jésus et de Marie qu'il a prêchée en France dans ses missions populaires pendant 45 ans. La compréhension qu'il avait de l'union de ces deux Cœurs lui permit de saisir de même en profondeur l'union qu'il y a entre le prêtre et la mère sacerdotale : « *Le Sacerdoce des prêtres est si grand, si divin qu'il semble qu'il ne peut y en avoir de plus grand ni de plus divin. Et cependant, il y en a un, qui pour ainsi dire, le surpasse : celui de travailler à la sanctification des ecclésiastiques, ce qui est sauver les sauveurs, paître les pasteurs, obtenir la lumière à ceux qui sont la lumière du monde, et sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Eglise.* »

Toute vocation sacerdotale est portée et soutenue par des mères spirituelles qui, d'un cœur désintéressé, l'aident à s'épanouir dans l'amour de Dieu et le dévouement auprès de ceux et celles qui lui sont confiés. Cet état qui consiste à être sur le plan spirituel mère pour les prêtres, peut revêtir des aspects très variés. Il peut prendre la forme d'une offrande de douleurs physiques ou de souffrances morales ; il peut aussi consister à les servir dans le quotidien ou à soutenir leurs intentions par une prière fidèle ou bien à prendre sur soi le poids de leurs souffrances spirituelles comme l'obscurité intérieure.

Toute l'histoire de l'Église nous parle de ces

“saints couples”, en commençant par le Divin Souverain Prêtre Lui-même qui puisait force et consolation dans l'indicible intimité de Son union avec Sa Mère. Pensons à saint Benoît et sa propre sœur sainte Scolastique, à saint Boniface et sa parente sainte Lioba, à saint François d'Assise et sainte Claire, au saint évêque de Genève, François de Sales et sa “fille et mère” sainte Jeanne de Chantal...

Il en fut de même avec sainte Brigitte de Suède, sainte Catherine de Sienne ou sainte Lidwine de Schiedam qui ont toutes eu un rôle de conseillère et de guide pour divers papes et se sont offertes pour eux en victimes d'expiation. La bienheureuse Anne Marie Taïgi, cette grande sainte de Rome, mère de famille, a pu ainsi éclairer de ses conseils cinq papes successifs.

Nous sommes nous-mêmes nombreux au vingtième siècle à avoir vu le pape Jean-Paul II faire venir fréquemment Mère Teresa pour l'avoir près de lui et la prendre par la main en signe de reconnaissance et de respect. De même avec une enfant Jacinthe, la petite bergère, ce pape, depuis l'attentat savait qu'il avait envers elle une grande dette de reconnaissance. Il en témoigna lors de sa béatification, le 13 mai 2000 : « *Et je désire une fois de plus célébrer la bonté du Seigneur envers moi, quand, durement frappé le 13 mai 1981, je fus sauvé de la mort. J'exprime également ma reconnaissance à la bienheureuse Jacinthe pour les sacrifices et les prières faites pour le Saint-Père, qu'elle avait tant vu souffrir.* »

UN ROSIER EN FLEUR AUX RACINES INVISIBLES

N’oublions jamais que partout où l’on voit se développer de nouvelles vocations et se déployer un fructueux apostolat, là où l’Église pour ainsi dire est en fleur, il y a toujours un fondement invisible de prière, souffrance et offrande silencieuses de quelqu’un qui, dans le secret se donne entièrement afin que d’autres portent de “beaux fruits”.

Dieu a mis dans la nature, elle aussi, une loi semblable de croissance et de vie. Il suffit de penser à un rosier en fleur, d’une étonnante vivacité. Si on le déterre, on va trouver cachée en terre une souche aux racines en bataille, sans beauté. Elle est cependant vitale pour que puisse éclore chacun des merveilleux boutons. On peut donc affirmer que ce qui de l’extérieur prend de l’essor et de l’importance dans la durée, a toujours d’invisibles racines, dont l’aspect est misérable.

Nous en avons un bel exemple dans la vie du Père Anton Sepp (1655-1733) de Kaltern dans le Tyrol du Sud et de sa sœur cadette, de onze ans plus jeune que lui, Maria Elisabeth Sepp (1666-1741). Il fut apôtre des Indios en Amérique latine. Anton était un jeune prêtre dynamique quand, attiré par l’esprit missionnaire des Jésuites, il entra dans leur Ordre. Au même moment, Maria Elisabeth postulait chez les Bénédictines du couvent de Säben, un couvent juché sur un impressionnant rocher qui lui valut l’appellation de “montagne sacrée” du Tyrol. Elle y prit le nom de Sœur Maria Benedicta. Elle comprenait bien le sens de sa vocation qui était de se donner pour son frère dans le secret de l’enceinte d’un couvent. Finalement, à 34 ans, le Père Anton put partir en mission en Amérique latine où il rejoignit la “réduction” des Jésuites au Paraguay [Réductions des Jésuites : sortes de communautés

dirigées par les Pères, pourvues d’infrastructures les faisant fonctionner en sociétés autonomes. Ces réductions pouvaient comprendre des milliers d’Indios.] qui œuvrait parmi les tribus des Guaraní (cf. Triomphe du Cœur n°23). Il s’y dévoua pendant 42 ans avec un zèle missionnaire inlassable. Pendant 42 ans aussi, sa sœur, Sœur Maria Benedicta, a prié et offert des sacrifices pour lui. Elle lisait sans doute avec intérêt les rapports captivants de mission qu’il envoyait, ainsi que ses lettres à leurs parents. Dans l’une d’entre elles, il leur écrivait avec une pointe d’humour : « *Celui qui ici a charge d’âmes doit être tout à la fois : cuisinier, chef d’entreprise, marchand, médecin et infirmier, maçon, tuilier, menuisier, boulanger, meunier, forgeron, tisserand, jardinier, peintre et dirigeant de chorale, sans compter toutes les fonctions qui servent à l’intérêt général d’une société bien ordonnée. On pourrait m’objecter que c’est impossible et qu’un Père à lui seul ne peut pas suffire à tout cela. Qu’on me pardonne mais il en est pourtant ainsi ! Le Doigt de Dieu peut faire encore beaucoup plus avec une main humaine !* »

À un âge plus avancé, il écrivait avec entrain : « *J’ai encore plein d’idées en tête !* » et il se mit à construire une nouvelle réduction pour 700 familles qu’il était seul à prendre en charge.

Il resta jusqu’à sa mort – il avait 78 ans – parmi les Indios pour lesquels il se dévoua corps et âme et qui l’avaient surnommé “le grand papa”.

Il garda toujours à sa sœur une reconnaissance filiale ; elle était devenue mère spirituelle pour lui et le suivit dans la patrie bienheureuse sept ans plus tard, le 18 décembre 1741, en la fête de “Notre Dame de l’Attente” (dite aussi de l’Expectation).

UNE COUSINE BIEN SERVIABLE

Personne dans l’entourage du comte Charles de Foucauld (1858-1916) n’aurait imaginé que ce jeune homme riche, bon vivant, soldat et chercheur à la fois, pourrait un jour devenir prêtre. Il y avait pourtant quelqu’un qui n’avait jamais douté de sa conversion.

C’était sa cousine, de huit ans plus âgée, Marie de Bondy. Elle avait été pour lui, pauvre orphelin, comme une seconde mère depuis qu’il était tout petit. Malgré ses écarts de conduite et les chemins déviés qu’il avait pris pendant des années, elle ne lui avait

jamais fait de reproches, mais l'avait accompagné de sa prière avec toute sa compréhension. Son rôle spirituel a été de même déterminant dans l'amitié qui les liait depuis toujours.

Elle n'a jamais cherché à convertir par des discours religieux celui qui s'était fermé à toute croyance et avait abjuré sa foi. Marie était une catholique convaincue qui allait tous les jours à la messe et donnait un exemple discret de vie chrétienne. Ce témoignage fut assez éloquent pour que Charles comprenne avec les années que la religion que pratiquait une âme aussi noble et un esprit aussi éclairé qu'elle ne pouvait être une stupidité. « *Elle avait tant de bonté que remonta en moi le sens et le respect du bien que j'avais perdus pendant dix ans.* » Il finit par lui avouer au cours d'un combat intérieur qui ne faisait que s'intensifier : « *Vous êtes heureuse parce que vous avez la foi. Moi aussi je cherche la lumière mais je ne peux pas la trouver.* » D'un mot elle lui donna ce conseil : « *Priez !* », tant et si bien qu'il se surprenait de plus en plus souvent à prononcer ces paroles : « *Dieu, si vous existez, faites que je vous trouve !* »

Marie parla enfin de ce jeune homme de 28 ans au confesseur de la famille, l'abbé Huvelin. Le lendemain même, « *jour béni* » de sa conversion radicale, il se trouvait au confessionnal face à lui. Les nombreux entretiens qui suivirent avec Marie de Bondy nourrirent le nouveau converti en recherche d'une voie

vocationnelle. Marie mettait tout son soin à l'accompagner intérieurement.

Charles fut ordonné prêtre à l'âge de 43 ans. Il resta en étroit contact épistolaire avec Marie même du fond du Sahara où il partit en mission. Il lui écrivait : « *Je veux évangéliser par la présence du Saint Sacrement, l'offrande du Saint Sacrifice, par la prière, la pénitence et l'amour du prochain... Au Sahara le prêtre doit ressembler à un ostensorio : il s'efface pour montrer Jésus.* »

Il appliqua aux tribus nomades d'Afrique la forme d'"apostolat de bonté" qu'il avait vu pratiquer par Marie. Elle l'assista en lui envoyant par exemple des rosaires à distribuer aux Touaregs du Sud de l'Algérie. Il lui en avait demandé : « *... sans croix car je veux apprendre aux Musulmans à prier.* » Il n'hésitait pas, lui, le « *serviteur de Jésus* » comme il se nommait, à recommander à la prière de sa cousine des intentions intimes comme sa solitude intérieure et extérieure, ses souffrances. « *Je suis comme le grain de blé qui n'arrive pas à mourir.* », lui écrivait-il dans sa détresse alors qu'après quatorze ans passés au désert il n'y avait encore aucun frère pour se joindre à lui, comme il le demandait vainement dans sa prière.

Ses derniers écrits, le jour même où il fut assassiné, sont encore pour Marie, sa cousine et mère spirituelle. Elle ne reçut la lettre que bien plus tard en France et la conserva comme une relique pendant les dix huit années qu'il lui restait à vivre. On y lit :

*« On trouve qu'on n'aime pas assez ;
comme c'est vrai, on n'aimera jamais assez,
mais le Bon Dieu sait de quelle boue Il nous a pétris
et nous aime bien plus qu'une mère ne peut aimer son enfant.....
... Il nous a dit qu'Il ne repousserait pas celui qui vient à Lui. »*

POUR L'ÉGLISE ET SES PASTEURS

La bienheureuse Anne Schäffer est originaire de Mindelstetten (1882-1925) en Allemagne et fait

partie de ces âmes qui ont su prier et porter dans le silence des souffrances d'expiation pour la

sanctification des prêtres. A l'âge de dix huit ans, à la suite d'un accident alors qu'elle travaillait à la lessive, elle eut les jambes gravement brûlées, il lui fallut subir plus de trente douloureuses opérations et surtout abandonner à jamais son désir d'être missionnaire. Au prix d'une lutte qui au début fut dure, cette Bavaroise pleine de vie comprit de mieux en mieux en quoi consistait la mission à laquelle Jésus l'appelait : à celle de "la mission par la souffrance". Plus tard, quand on demanda à Anne si elle n'avait jamais pensé pouvoir de nouveau être sur pied et marcher elle répondit en ébauchant un sourire : « *Le Bon Dieu veut qu'à présent je sois malade et je me soumetts à Sa Volonté... Même si par un seul "Je vous salue Marie" je pouvais mettre fin à mes souffrances et que ce ne fût pas la Volonté de Dieu, je ne le ferais pas.* » Le Seigneur la combla d'autant plus de Son Amour et de Ses consolations.

Au long des 25 années qu'elle passa dans la condition de grabataire, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, Anne déploya un zèle étonnant qui la

portait à la prière et à l'expiation. Dans l'un de ses songes devenus célèbres, elle se vit à genoux dans une église de campagne au pied de l'autel central : « *Chaque fois que je priais pour une âme, un rayon jaillissait du Cœur Très Sacré de Jésus pour tomber à l'endroit même où se trouvait cette âme... En songe je priais : "Pitié, Jésus !" Tout à coup je fus entourée de tant d'âmes... et toutes demandaient : "Pour moi aussi !" Il y en avait tant que je ne pouvais pas toutes les voir... Je ne cessais de prier : "Pitié, Jésus !" »*

Anne cependant insistait toujours sur un point : « *Plus que tout, il en va pour moi de prier et souffrir pour la sainte Église et ses pasteurs... C'est pour les prêtres que je voudrais particulièrement prier, maintenant et toujours !* » Elle avait vraiment compris que les prières et les sacrifices d'une "mère" rejoignent toujours les premiers rangs de ceux qui sont au front, des prêtres qui dans la vie spirituelle gisent blessés et mourants.

MARIA SIELER

Parmi les femmes qui ont eu à cœur la sanctification des prêtres, une place particulière revient à Maria Sieler (1899-1952). Elle est originaire de Styrie en Autriche, n'a qu'une formation scolaire élémentaire et cependant mérite d'autant plus notre attention qu'elle est peu connue si ce n'est méconnue.

Sa vie mystique commence par une grâce marquante qu'elle reçoit à l'âge de six ans. C'était pendant la prière à l'école. Maria fixait des yeux la croix avec ferveur quand au fond de son âme elle perçut une voix disant : « *Regarde-Moi et recueille-toi. De ce mode de prière tu passeras à un autre qui te permettra de converser avec Moi comme le font les gens entre eux.* »

Dès ce moment-là sa vie de prière et son intimité avec Jésus n'ont fait que grandir tout en restant cachées aux yeux des siens à cette époque comme ultérieurement. Pour les gens, Maria était une petite fille de la campagne, au naturel enjoué, qui faisait vaillamment son travail à la ferme.

Maria aurait désiré entrer au couvent et dès l'âge de seize ans elle fit plusieurs tentatives, en vain. Le Seigneur avait d'autres projets pour elle. Elle nota dans son journal intime : « *Je dois Lui faire le sacrifice de ma vie et me mettre entièrement à Sa disposition.* » Entre-temps, la jeune fille de 24 ans n'en avait plus le courage et hésitait jusqu'à ce que le Seigneur Lui-même intervînt : « *Le 7 décembre 1923... au moment où je voulais me lever du banc de communion, j'ai été saisie par le sentiment, d'une intensité tout à fait inhabituelle, de la présence du Seigneur qui me disait : "Si tu ne veux pas te surmonter, Je chercherai une autre âme. Il y en a des milliers qui sont à Ma disposition et à qui Je peux donner Mes grâces." Aussitôt, elle prononça le mot décisif : "Que Ta Volonté se fasse". Je suis ensuite allée à l'autel de la Sainte Vierge pour tout lui remettre et lui demander son aide afin d'être capable, grâce à elle, de me donner comme je le devais.* »

« JE VEUX RÉPANDRE DE TOUTES NOUVELLES GRÂCES ! »

Dès 1924 le Seigneur a donné à Maria Sieler de toutes nouvelles grâces mystiques en lui expliquant de mieux en mieux la tâche pour laquelle Il l'avait élue. « *Je veux répandre à nouveau l'Esprit de Mon Cœur dans l'Église et tu dois Me servir d'instrument à cette fin. Tu dois être pour Moi une Victime pour Mon Église, pour le renouveau du sacerdoce. Je veux déverser par ton intermédiaire de toutes nouvelles grâces pour le sacerdoce et ainsi pour les âmes. Le renouveau partira des prêtres pour toucher aussi les fidèles.* »

À partir des années trente le Seigneur lui fait voir clairement un déclin de la foi : « *Il s'est creusé un fossé entre la doctrine et la pratique ; le prêtre n'est plus personnellement interpellé par ce qu'il assimile dans l'étude. Les prêtres ne croient plus dans leur sacerdoce ; ils le considèrent*

sous un aspect purement humain, comme une profession parmi d'autres... Ils n'ont pas le cœur accroché à ce qu'ils disent dans leur enseignement ou leur prédication. Il en découle qu'ils transmettent certes un savoir mais ne suscitent aucunement la foi, ni ne ravivent l'amour. » Jésus se plaint : « *La foi des prêtres dans leur sacerdoce s'est presque entièrement éteinte en eux.* »

Maria Sieler cependant a eu la consolation de voir dans une vue prophétique une grande foule de prêtres remplis de foi et de la vie du Christ. Elle voit ces prêtres renouvelés de l'intérieur et les compare « *au "petit grain de blé" pour l'Église, au "levain" qui pénètre tout. Jésus commence petitement, avec peu comme Il l'a fait en Son temps avec les Apôtres, mais... la foi transformera les prêtres individuellement et finira par transformer toute l'Église.* »

MATERNITÉ SPIRITUELLE POUR L'ÉGLISE

La vocation de Maria Sieler a été couronnée par sa maternité pour les prêtres. Elle écrit à ce propos : « *Le Sauveur m'a fait aujourd'hui une précieuse... promesse : Il m'a mise en tant que "mère spirituelle" à la disposition de Son Église, disons plutôt, de Ses prêtres. Tous mes sacrifices et tout ce que j'endure, tout le bien acquis au prix de la lutte et de la souffrance, toute perfection morale, l'union extraordinaire que selon ma vocation j'ai avec Lui, tout cela – me fait-Il savoir – est un trésor spirituel pour le sacerdoce. Tout ce qui a été acquis dans l'âme portera d'une manière ou d'une autre des fruits dans les prêtres. Toutes les grâces de ma vie intérieure sont pour ainsi dire la propriété du sacerdoce. Les prêtres peuvent y puiser et ils recevront chacun du Seigneur ce qu'ils demandent ; car ce trésor, je l'ai mérité à l'avance – dans le Christ – par mon sacrifice... De la même manière qu'une mère transmet ses*

qualités à sa descendance, de même ma vie intérieure et toutes les grâces intérieures, en fait l'union obtenue avec le Christ, auront leurs effets dans l'Église tel un legs qui lui est fait. »

Jésus communiqua de plus en plus de sa vie intérieure à Maria Sieler afin qu'elle la "vive à son tour" dans son âme et la transmette aux prêtres : « *Je voyais en Son Cœur un indicible amour pour les prêtres. Je vis ensuite Jésus me placer entre Lui-même et les prêtres et tout l'Amour et la Grâce de Son Cœur s'écoulait dans le mien pour passer dans les cœurs des prêtres. Je compris aussi en toute clarté que toutes les grâces que les prêtres n'accepteraient pas ou même rejetteraient, retourneraient en mon cœur pour y être gardées jusqu'au moment où ces prêtres-là seraient prêts à les recevoir de nouveau.* »

Pour Maria Sieler, cela était devenu certitude : « *J'ai la conviction intérieure*

que ma vie et toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu sont destinées au renouveau du sacerdoce... De par l'intercession particulière de Marie, ces nouvelles grâces s'écoulaient vers les prêtres à travers une âme de femme. » À sa demande : « *Pourquoi*

Te sers-Tu d'une âme de femme ? », Jésus lui répondit : « *C'est ce qu'a fait Ma Mère. Elle fut la première à surmonter en elle l'humanité pour la rendre capable de Dieu. »* Et Maria Sieler remercia la Sainte Vierge.

TOUS LES TRÉSORS DE GRÂCES PASSENT PAR LES MAINS DE MARIE

Maria Sieler eut des vues profondes sur le rôle unique qui revient à la Vierge Marie dans le renouveau du sacerdoce : « *À la mort de son Fils, Marie fut la Mère de la jeune Église. C'est Elle qui plus que jamais allait introduire les premiers prêtres dans l'Esprit et l'Être de Son Fils Divin ; Elle qui acheva de leur communiquer le fond de l'âme du Sauveur, en consolida les bases en eux... Marie est de même salut et guide dans l'obscurité de ce temps pour l'Église ; elle est la dispensatrice spirituelle de vie et Mère... la Médiatrice de toutes les grâces... J'avais le sentiment que Marie étendait ses mains et disait : "Tout sera accordé sur mon intercession du fait qu'il m'est donné de distribuer les trésors des grâces de la rédemption à l'Église." ... C'est l'affaire de Son Cœur dont elle répond et pour laquelle elle combat. Elle se montrera aujourd'hui encore la femme forte et opposera à l'esprit corrompu du temps présent sa dignité et son*

pouvoir de Corédemptrice. »

Cependant comme à ce moment-là il n'y avait pas de signes perceptibles ni prévisibles d'une crise du clergé telle qu'on la connaît aujourd'hui, les autorités de l'Église n'ont pas jugé opportun l'effort d'un renouveau. Jusqu'à sa mort survenue à Rome inopinément dans sa 53^{ème} année, Maria Sieler, eut une existence précaire, pauvre, méconnue ; ce fut pour elle « *la croix de sa vie* » d'avoir la clarté sur les intentions et désirs de Jésus sans qu'ils soient pour autant confirmés par l'Église.

Ce renoncement de ne pouvoir rien voir d'un sacerdoce renouvelé fait bien partie du chemin d'oblation qu'a suivi cette âme sainte. Quelle que soit la manière dont s'accomplira ce grand renouveau de l'Église par la sanctification des prêtres, le Seigneur, dès 1944, a promis à Maria Sieler : « *Je garde pour Moi le secret du moyen ultime et définitif par lequel cela se fera. Ma Providence arrangera tout. »*

UN CARDINAL ET SA MÈRE

Évoquons encore deux exemples de femmes dont l'esprit d'abnégation et d'oblation fut tellement sacerdotal qu'elles sont devenues des mères spirituelles pour le bienheureux Cardinal martyr, Alojzije Stepinac (1898-1960). La première est sa propre mère dont l'archevêque de Zagreb, le Cardinal Kuharić (1919-2002), disait : « *On ne peut pas comprendre Stepinac ni sa vie héroïque sans connaître sa mère. »*

Barbara Stepinac était une bonne chrétienne qui avait épousé un vigneron aisé de Croatie, dont elle eut neuf enfants. Dans sa simplicité, elle était

de toute évidence une femme sage, inspirée. Au baptême de son fils Alojzije qui eut lieu le 9 mai 1898, le lendemain de sa naissance, dans l'église paroissiale de Krašić, elle fit le vœu au cours de la cérémonie de prier tous les jours et de jeûner trois fois par semaine au pain et à l'eau, et ceci jusqu'à la fin de ses jours, afin que cet enfant un jour soit prêtre. Personne en dehors du curé ne connaissait la résolution secrète qu'avait prise la maman d'autant moins qu'elle ne voulait en aucun cas influencer sur le choix vocationnel de son fils.

Elle fut fidèle à son vœu pendant 32 ans

jusqu'à l'heureux jour de l'été 1931 où Alojzije célébra sa première messe chez lui à Krašić. Ce jour-là, le curé de paroisse s'adressa à la maman en disant : « *Barbara, à présent tu peux enfin arrêter de jeûner.* », ce à quoi elle répliqua d'un ton résolu : « *Certainement pas ! À présent je prie et je jeûne encore plus, afin que mon fils devienne un saint prêtre !* »

Pendant les dures années qui suivirent, au cours desquelles le pouvoir en Yougoslavie passa des fascistes et nazis aux communistes, c'est surtout la foi ferme et la prière fidèle de la maman Stepinac qui a donné à son fils la force et le courage pour faire face à tous les assauts. En 1934 elle put assister à la consécration épiscopale de Alojzije qui devenait ainsi le plus jeune évêque du monde. Puis commença pour son fils le chemin de croix, qu'elle parcourut – à 80 ans – avec lui. En 1946, il fut incarcéré, accusé d'être ennemi du peuple et traître à sa patrie et, dans un simulacre de procès, condamné à 16 ans de prison et travaux forcés. Sa maman mourut deux ans plus tard pendant sa détention. Elle n'avait pas été seulement mère selon la chair; elle l'était devenue spirituellement aussi.

Cependant, au cours de quelques années de captivité, Dieu donna à ce fidèle pasteur de l'Église, que l'on voyait toujours le rosaire à la main, une autre mère spirituelle, et cela, d'une manière toute particulière. Il s'agit de Maria Bordoni (1916-1978) fondatrice de l'Institut "Mater Dei", qui vivait à ce moment-là avec ses sœurs à Castel Gandolfo, près de Rome. Depuis, elle a été proclamée Servante de Dieu par l'Église. C'était une âme mystique aussi

grande que cachée, toute pénétrée de l'esprit sacerdotal qui la poussait à s'offrir en victime pour le clergé. Elle priait souvent la nuit pour l'Église, le Saint-Père, les prêtres et les chrétiens persécutés. La Sainte Vierge parlait à son âme et, de nuit, l'emmenait en bilocation pour visiter les endroits de misère et aussi, du temps du communisme, les pays de l'Est, afin d'apporter la consolation à ceux et celles qui souffraient dans les prisons ou les camps.

Maria Bordoni rendit une visite de ce type au Cardinal Stepinac du temps où il était détenu, comme nous l'ont confirmé personnellement en mars 2010 les Sœurs de l'Institut : la Sainte Vierge lui montra un prêtre en prison, assis sur une chaise. Il était profondément penché en avant, les bras appuyés sur les genoux. Il faisait glisser entre ses doigts les grains du rosaire et priait. La Sainte Vierge dit alors à Maria : « *Vois-tu ce fils bien-aimé qui est le mien ? Il souffre beaucoup. Prie beaucoup pour ce fils bien-aimé qui est le mien. Son nom est Alojzije Stepinac.* »

Quand le pape Jean-Paul II béatifiait en 1997 cet évêque martyr en Croatie, les Sœurs de Maria Bordoni à Castel Gandolfo se rappelèrent avoir déjà rencontré ce nom dans les écrits laissés par leur fondatrice et les récits qu'elle leur en avait fait. Dans les notes spirituelles où elles firent des recherches, se trouvait en effet consignée la "visite de consolation" de Maria Bordoni au Cardinal Stepinac qui du reste après sa captivité fut assigné à résidence neuf ans encore dans son village natal sous l'étroite surveillance de trente gardes avant de mourir en 1960, en pardonnant à tous ceux qui lui avaient fait du tort.

*« Je voudrais être comme la lampe qui brille à l'autel
et se consume lentement devant le tabernacle du Seigneur
pour l'Église et le Saint-Père,
pour tous les prêtres et les missionnaires. »*

Maria Bordoni

LE “FIAT” CONSCIENT D’UN PATIENT GRAVEMENT MALADE

Voici l’exemple d’une autre femme qui fit de ses souffrances une offrande silencieuse mais consciente pour les prêtres. Deux de nos Sœurs ont fait sa connaissance en Tchéquie, à l’occasion de l’ordination sacerdotale de P. Florian et de P. Alain Marie, le 29 juin 2007 au couvent de la Miséricorde de Gratzen. Hébergées toutes deux chez une famille, elles firent une expérience émouvante.

Là se trouvait Adèle, une grand-mère malade, entièrement dépendante des soins des autres depuis 15 ans, suite à une attaque cérébrale. Depuis dix ans elle ne pouvait plus prononcer un mot et dans les sept dernières années elle ne faisait que décliner dans un état de semi-somnolence. Bien que cette patiente ne manifestât aucune réaction, restant sur

sa chaise roulante sans bouger, les yeux fermés, les Sœurs lui parlèrent de l’ordination sacerdotale. À la fin, elles lui demandèrent, alors que cette dernière ne semblait prendre aucune part à la conversation : « *Adèle, seriez-vous prête à prier pour les deux prêtres qui viennent d’être ordonnés et à offrir votre maladie pour eux ?* » La grand-mère, de façon tout à fait inattendue, ouvrit alors les yeux et fit plusieurs fois clairement un signe d’acquiescement de la tête. Les Sœurs répétèrent leur question pour être bien sûres qu’Adèle les avait vraiment bien comprises. Elle essaya alors même de répondre mais sa voix s’éteignit. Sa famille n’en revenait pas ! Ils ne l’avaient jamais vue réagir d’une manière semblable !

UNE AMITIÉ DONNÉE PAR DIEU

Il n’est pas rare que l’on demande aux Sœurs de notre communauté “Famille de Marie” : « *Quels sont donc les lignes essentielles de votre spiritualité ?* » Elles mentionnent la ferveur eucharistique et la dévotion mariale mais ajoutent toujours : « *Nous offrons tout à Dieu : nos prières, nos joies et sacrifices de chaque jour, toute notre activité dans les différents domaines pour la sanctification des prêtres. Nous voulons de façon toute cachée transmettre des grâces aux prêtres et devenir ainsi mères pour eux dans l’ordre spirituel.* » On entend souvent une réaction de surprise : « *Comme c’est beau ! On n’a encore jamais entendu parler d’une telle forme de maternité !* »

C’est ce qui est arrivé avec un père franciscain, devenu un véritable ami pour notre communauté, à nos tout débuts à Civitella. Sr. Michaela raconte :

« Nous sommes arrivés à Civitella dans les Abruzzes en 1994. Les Franciscains du lieu nous ont assistés dès le début en paroles et en actes. Peu avant Noël, un Franciscain plus âgé, d’une soixantaine d’années, a bien voulu me montrer le chemin et m’accompagner pour acheter des fleurs. Malgré mes connaissances

limitées en Italien, nous nous sommes entretenus agréablement tout le long de la route et je me disais : “*Voilà un Franciscain bien modeste et joyeux !*” Quand Père Ulderico, c’était son nom, me dit au cours de la conversation : “*Chez nous au monastère, tout le monde fait tout*”, je lui demandai comment s’appelait le supérieur. Il me répondit avec simplicité : “*C’est moi !*” Nous nous sommes mis tous les deux à rire. Ce fut le début de l’amitié que Dieu même nous a donnée.

Dès lors, Père Ulderico passa souvent me voir à la cuisine de notre maison Saint Joseph pour m’apporter des fruits, du pain ou d’autres bonnes choses. Il aimait surtout sortir un petit moment dans le jardin : ensemble nous avons prié et échangé de belles pensées sur notre spiritualité. Lors d’un tel entretien il me posa de façon tout à fait inattendue cette question : “*Quelle est donc dans le fond votre tâche à vous, Sœurs, dans cette maison de frères ?*”

Je me mis à lui parler de la maternité pour les prêtres et je constatai à mon étonnement combien Père Ulderico était touché de cette réalité spirituelle qui lui était complètement inconnue, qu’une jeune sœur de 25 ans comme moi puisse être, sur le plan spirituel, mère pour des prêtres. Il

comprit intuitivement en son âme. Dans son for intérieur il était reconnaissant de trouver enfin ce qui lui avait manqué pendant des décennies. “*Du temps où j’étais séminariste*”, me confia-t-il, “*nous avons reçu une tout autre formation. La femme nous était présentée comme un grand danger pour nous, les prêtres et le mieux c’était de l’éviter.*”

Maintenant par contre, je voyais comment la position de ce prêtre dans sa maturité changeait. C’était moi à présent qui m’étonnais de le voir si bien assimiler l’esprit de la maternité spirituelle et de l’humilité avec laquelle il me répétait : “*S’il te plaît, prie pour moi !*”

Bien que Père Ulderico ait été plus tard muté dans un monastère en bord de mer, la distance

extérieure ne nous a jamais empêchés de garder ces liens spirituels pendant cinq bonnes années. Quand il fut atteint du cancer, j’ai pu lui rendre une courte visite à l’hôpital peu avant sa mort. Il était tout amaigri. Dès que j’ai franchi le seuil de sa chambre, il s’est mis à pleurer de joie. Nous n’avions plus besoin de paroles. Je fus intérieurement poussée à lui demander encore de me confesser. Ce service sacerdotal fut pour le Père Ulderico le dernier cadeau qu’il me fit. Deux jours plus tard, je priais lors d’un pèlerinage à Assise sur la tombe de saint François pour son fils spirituel et lui demandais de le conduire vite à Dieu. Le soir, à notre retour, nous apprenions en effet que le bon Père Ulderico nous avait quittés pour la patrie céleste. »

*« La Sainte-Vierge veut former des âmes
qui continuent sa vie pour les prêtres. »*
*« Oh ! Marie, sois toi-même Mère pour nous
et fais que nous soyons pour le Bon Jésus un tout petit peu
ce que toi, tu as été pour Lui :
une très fidèle servante et une aide sacerdotale ! »*

María Sieler